

Zeitschrift: Anthos : Zeitschrift für Landschaftsarchitektur = Une revue pour le paysage
Herausgeber: Bund Schweizer Landschaftsarchitekten und Landschaftsarchitektinnen
Band: 50 (2011)
Heft: 4: Poesie = Poésie

Artikel: Landschaft aufladen = Charger le paysager
Autor: Wolf, Sabine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-309246>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Landschaft aufladen

Die Skulpturenausstellung Bex & Arts feierte im Sommer 2011 ihr 30-jähriges Bestehen. Anlässlich der 11. Triennale Territoires traf anthos einen der drei Kuratoren, Pascal Häusermann, sowie die Kunstwissenschaftlerin und Landschaftshistorikerin Annemarie Bucher zu einem Gespräch. Über die Bedeutung von Kunst in der Landschaftsarchitektur und die Schnittstellen zwischen den Disziplinen.

Charger le paysage

L'exposition de sculptures Bex & Arts a fêté son trentième anniversaire au cours de l'été 2011. A l'occasion de la 11^e triennale Territoires, anthos a invité à un entretien un des trois curateurs, Pascal Häusermann, ainsi que l'experte en art et historienne du paysage Annemarie Bucher. A propos de l'importance de l'art dans l'architecture du paysage et des interfaces entre ces deux disciplines.

Sabine Wolf

anthos: Der Ort der Triennale, der englische Landschaftsgarten Szilassy (vgl. anthos 1/2010), hat eine lange Geschichte. Kann eine zeitgenössische Kunstausstellung an einem an sich schon artifiziellen und historischen Ort überhaupt gelingen?

Pascal Häusermann (PH): Es sind günstige Rahmenbedingungen für eine Kunstausstellung. Dass der Park während der zweieinhalb Jahre zwischen den Ausstellungen nur privat genutzt wird, spielt eine Rolle. Im Vordergrund steht aber die ästhetische Diskussion. Der englische Landschaftsgarten hat geschichtlich eine grosse Bedeutung, auch im Zusammenhang mit den gesellschaftspolitischen Umwälzungen seiner Entstehungszeit. Heute können das nur noch Spezialisten lesen und überbringen. Gerade da finde ich es wichtig, dass Kunst interveniert und versucht, das was damals geschehen ist zu übersetzen oder neue Kommentare dazu abzugeben. Wir nutzen den Park heute ganz selbstverständlich, können ihn aber nicht mehr im historischen Kontext sehen. Hier kann die Kunst die Wahrnehmung schärfen oder hat Möglichkeiten, wieder einen Zugang zu eröffnen.

Annemarie Bucher (AB): Wichtig ist zu verstehen, dass solche Orte nicht statische Bilder sind, sondern prozesshaft und mehrperspektivisch. Dass der Landschaftsgarten einst revolutionär war, geht heute im Innovationsfieber etwas unter. In historischer Sicht war er von Beginn an ein Kunstort. Auch in der Geschichte der Ausstellung markiert das Unternehmen Bex & Arts eine Wende: Seit mehreren Jahrzehnten bieten Freilichtausstellungen eine besondere Form der Kunsterfahrung im Aussenraum. Auch einzelne Arbeiten der diesjährigen Ausgabe bringen Kunst und Natur in aktueller Weise zusammen.

anthos: Le lieu qui accueille la triennale, le jardin paysager Szilassy (cf. anthos 1/2010), a une longue histoire. Une exposition d'art contemporain peut-elle vraiment se dérouler dans un lieu déjà artificiel et historique ?

Pascal Häusermann (PH): Il s'agit de conditions favorables. Le fait que le parc ne soit utilisé qu'à titre privé durant les deux années et demi entre deux expositions joue un rôle. Mais c'est le débat esthétique qui se trouve au premier plan. Le jardin paysager à l'anglaise a une grande importance historique, notamment par rapport aux bouleversements politiques et sociaux qui ont marqué l'époque de sa création. Seuls des spécialistes peuvent encore lire cela et le retransmettre. Je trouve que c'est là justement que l'art doit intervenir, essayer de traduire ce qui s'est passé autrefois et émettre de nouveaux commentaires à ce sujet. Nous utilisons aujourd'hui le parc d'une façon toute naturelle, mais ne pouvons plus le voir dans le contexte historique. C'est là que l'art peut aiguïser la perception ou qu'il a des possibilités d'ouvrir à nouveau un accès.

Annemarie Bucher (AB): Il est important de comprendre que de tels lieux ne sont pas des images statiques, mais qu'ils résultent de processus et offrent une multitude de perspectives. Le fait que le jardin paysager ait été autrefois révolutionnaire explique son déclin relatif dans notre période de fièvre innovante. Du point de vue historique, il s'agissait dès l'origine d'un lieu d'art. De même dans l'histoire de l'exposition, l'entreprise Bex & Arts marque un tournant: depuis plusieurs décennies, les expositions en plein air offrent une forme particulière d'expérience artistique à l'extérieur. Cette année aussi, différents travaux associent art et nature sur un mode actuel.



1



2

© David Gagnebin-de Bons (5)

anthos: Mit der Ausstellung zeitgenössischer Kunst schafft ihr einen Mehrwert, durch den die Besucher anfangen, sich auch mit dem Park und seiner Geschichte auseinanderzusetzen. Sie lesen den Park durch die Kunst?

AB: Dieser Mehrwert entsteht für die Kunst und für den Park. Dadurch, dass der Ort verschiedene Bedeutungsschichten hat. Bisher suchten sich Künstler und Kuratoren eher Brachen oder Unorte, um dort aus dem Bedeutungsvakuum etwas herauszuholen und sichtbar zu machen. Hier ist aber schon so vieles sichtbar, und man muss sich irgendwie dazu ausdrücken können. Im Park Szilassy funktioniert diese Diskussion auch deswegen, weil der historische Garten in einer grossräumigen Kultur-Natur-Landschaft liegt. Häufig befinden sich die spätklassizistischen Landschaftsparks im Kontext der Stadt und bilden in erster Linie einen Gegenpol zur Urbanität. Heute sind wir gewohnt, sie so zu lesen – obwohl es ursprünglich nicht so war. Auch in Bex liest man den Park nicht vor der Folie der Stadt, sondern vor der Albrecht-Hallerschen-Alpenidealisierung. Das gibt dem Ganzen zusätzlich Spannung.

anthos: Was greifen die Künstler als ortsspezifisch auf?

PH: Beat Lippert beispielsweise beschäftigt sich mit der Familiengeschichte der Gründer des Parks. Er greift das benjaminsche Thema der Aura auf, indem er den Friedhof auf dem Areal verdoppelt. Eine Reproduktion, direkt auf dem Areal. Üblicherweise beruht Gedenken auf der Aura des Unikats, dem läuft er total

anthos: Grâce à l'exposition d'art contemporain, apportez-vous une valeur ajoutée au parc qui permet aux visiteurs de commencer à se confronter au jardin et à son histoire – ils lisent le parc par l'intermédiaire de l'art?

AB: Cette valeur ajoutée est créée pour l'art et le parc. Si elle apparaît, c'est que le lieu présente différentes couches de signification. Jusqu'à présent, les artistes et curateurs ont plutôt recherché des friches ou des non-lieux pour tirer quelque chose de cette absence de signification ou bien la révéler. Ici par contre, il y a tant de choses visibles et l'on doit pourtant pouvoir s'exprimer d'une manière ou d'une autre. Dans le parc de Szilassy, cette discussion est aussi fructueuse car ce jardin historique se situe dans un vaste paysage-nature-culture. Les parcs paysagers néoclassiques se trouvent aujourd'hui souvent dans l'environnement urbain et offrent avant tout une antithèse à l'urbanité. Aujourd'hui, nous sommes habitués à les lire ainsi – bien que cela ne fut pas le cas à l'origine. De même à Bex, on ne lit pas le parc avec la ville en toile de fond, mais à l'aune de l'idéalisation des Alpes par Albrecht von Haller. Cela confère en plus une tension à l'ensemble.

anthos: Qu'entendent les artistes par spécifique au lieu?

PH: Beat Lippert aborde par exemple l'histoire familiale des fondateurs du parc. Il reprend le thème benjaminien de l'aura en doublant le cimetière sur le site. Une reproduction directement sur le site. Habituellement, le souvenir repose sur l'aura de la pièce unique; or l'artiste va à l'encontre de ce schéma en interrogeant le culte du souvenir. Il souhaite sortir de l'évidence dans laquelle nous avons intégré notre connaissance culturelle. Il s'agit d'un choc.

AB: Un cimetière est un lieu sacré et souvent un espace clôturé et fermé. La signification culturelle du cimetière comme dernière demeure est à l'origine de nombreux tabous, règles et lois. Leur violation ressemble à une profanation. Que se passe-t-il à la suite du copier-coller d'un tel espace? Un lieu d'art qui soulève des questions essentielles. Seule la matérialité est-elle copiée ou bien aussi la signification? A quoi cette signification renvoyait-elle?



3

1, 2 Christian Ratti, Rosalie des Alpes / Alpenbock, 2011.

3 Beat Lippert, Duplication 6, 2011.

entgegen, er hinterfragt den Gedenkkult. Will aus der Selbstverständlichkeit heraustreten, in die wir unser kulturelles Wissen integriert haben. Es ist ein Schock.

AB: Ein Friedhof ist ein heiliger Ort und meist ein umfriedeter, geschlossener Raum. Die kultische Bedeutung des Friedhofs als letzte Ruhestätte hat viele Tabus, Regeln und Gesetze hervorgebracht. Ihre Verletzung kommt einer Entweihung gleich. Was passiert durch das «Copy & Paste» eines solchen Raumes? Es entsteht ein Kunstort, der fundamentale Fragen aufwirft. Wird nur die Materialität kopiert oder auch die Bedeutung? Wo zeigte diese Bedeutung hin?

PH: Eine andere, ortsspezifische Position liefert Dunja Herzogs «Ruler», die sich mit dem Postkolonialismus auseinandersetzt. Es geht um die Arbeit der National Geographic Society zur Gründungszeit des Parks und die Grenzziehungen in Afrika. Es ist ein kritischer Kommentar darauf, dass die Engländer damals in ihrer Heimat die pittoresken englischen Landschaftsgärten bauten, während im Kongo ganze Landesgrenzen mit dem Lineal gezogen wurden. Herzog hat das nicht-pittoreske Raster über diesen Landschaftsgarten gezogen. Ihre Arbeit, die sich ausdehnt über das Areal, ist streng formal und konsequent. Sie musste ihre Pflöcke an bestimmten Orten einschlagen, das Eingreifen ihrer Arbeit in andere Werke war Teil des Konzepts.

anthos: Das Projekt schafft es, auf ganz verschiedenen Ebenen auf den Ort und das Thema der Ausstellung «Territorium» zu reagieren. Wie kamt ihr darauf?

PH: Die Auseinandersetzung mit dem Territorium kann man übersetzen auf das Problem der Moderne, der modernistischen Skulpturen. Das ganze Eingefrorene, statische, «abgehagte», eingezäunte, geschlossene. Bei dem keine Interaktion möglich ist, die nur ein Statement einer mentalen Verfasstheit eines Künstlers ist. Das ist für mich ein omnipräsentes Thema. Wo sind die Grenzen, wo brauchen wir Öffnungen.

AB: Das Territorium bezeichnet ein Herrschaftsgebiet. Übertragen auf Park und Ausstellung heisst das, die Hohheitsgebiete verschiedener Disziplinen (Gartendenkmalpfleger, Landschaftsarchitekten, Kuratoren, Künstler) müssen sich neu begegnen. Auch für die Besucher geht es darum, auf der Erfahrungsebene etwas Neues kennenzulernen. Und trotz der Öffnung des Konzepts ist die Verortung zentral.

anthos: Das ist eine wichtige Ebene in der Auseinandersetzung mit Territorium: Das Besondere des Ortes, seine lokalen Lesarten. Steht das im Widerspruch zur Internationalisierung der Kunst?

AB: Die Globalisierung und Internationalisierung der Kunst auf Biennalen und grossen Ausstellungen ist in aller Munde. Um aber einer befürchteten Homogenisierung entgegenzuwirken, werden lokale Inputs und Auseinandersetzungen gefördert. Sei es in Form von ortsspezifischen Ausstellungen oder auch in der Arbeit mit lokalen Künstlern. Im Lokalen liegt ein Potenzial, das viel zu wenig genutzt wird.

anthos: Was machen Kunstinterventionen mit dem Ort? Kann man Poesie herstellen?

PH: «Ruler» une œuvre de Dunja Herzog qui aborde le post-colonialisme, livre une autre position spécifique au lieu. Il s'agit du travail du National Geographic Society à l'époque de la fondation du parc et des tensions frontalières en Afrique. L'artiste livre un commentaire critique sur la construction à l'époque, par les Anglais dans leur pays, des pittoresques jardins paysagers à l'anglaise, au moment où des frontières entières du Congo étaient tracées à la règle. Dunja Herzog a appliqué la trame non pittoresque sur ce jardin paysager. Son travail, qui se prolonge au-delà du site, manifeste une formalité stricte et une grande cohérence. Elle a dû planter ses piquets à certains endroits; le fait que son travail empiète sur d'autres œuvres faisait partie du concept.

anthos: Le projet parvient à réagir à des niveaux totalement différents, au lieu et au thème du territoire. D'où vient le thème de l'exposition?



4

PH: On peut transposer la confrontation avec le territoire sur le problème des Modernes, des sculptures modernistes. Ce qui est entièrement congelé, statique, clôturé, fermé. Rien ici qui permette une interaction qui n'est qu'un «statement» d'un état mental d'un artiste. C'est pour moi un thème omniprésent. Où sont les frontières, où avons-nous besoin d'ouvertures.

AB: Le territoire désigne une zone de pouvoir. Transposé au parc et à l'exposition, cela signifie qu'une nouvelle rencontre entre les domaines souverains de différentes disciplines doit avoir lieu (conservateurs des jardins historiques, curateurs, artistes). Il s'agit aussi pour les visiteurs d'apprendre à connaître quelque chose de neuf dans le domaine de l'expérience. Et malgré l'ouverture du concept, la localisation est centrale.

4 Dunja Herzog, Ruler, 2011.

5 Rudy Decelière, Sea Level, 2011.

PH: Ja! Ein weiteres Beispiel dafür ist die Arbeit «Sea Level» von Rudy Decelière. Er hat ein «Sound-scape» kreiert, genau für den Ort. Eine sehr sinnliche, sinnliche Arbeit. Die Piquets nehmen die Topografie optisch auf und klingen. Diese Adaption des Ortes hat eine unglaubliche Poesie für mich. Es geht um Ambiente, erzeugte Stimmung.

anthos: Interventionen prägen sich intensiv ein, man sieht und denkt sie lange mit – auch wenn sie nicht mehr da sind. Diese Spuren, die nurmehr in der Erinnerung und unserer Erfahrung bestehen, die Überlagerungen



5

von Zeit und Ort, prägen den Raum. Lassen sich solche Aufladungen übertragen auf vernachlässigte Orte?

PH: Ich finde Kunst in der Landschaft extrem spannend, weil es nicht um den «white cube» geht. Im Moment werden viel zu stark Projekte lanciert, zum Beispiel bei Neubauten im Rahmen von Kunst-und-Bau-Wettbewerben. Das ist für mich ein Zeichen dafür, wie eng der urbane Raum schon mit Kunst bespielt ist, und wie wenig Raum noch dafür bleibt in Stadtplanung und Architektur. Man sollte viel eher probieren, die Kunst in die Landschaft zu tragen und gerade Orten zu widmen, die weniger Aufmerksamkeit haben.

anthos: Hat dir das Zusammenspiel von Landschaftsarchitektur und Kunst dafür neue Impulse gegeben?

PH: Auf jeden Fall. Gerade die Schnittstellen sind faszinierend, und ich sehe unsere Ausstellung auch als Chance, sie genauer auszuleuchten.

anthos: Liegt die Chance eher bei der Kunst oder der Landschaftsarchitektur?

PH & AB: Bei beiden! Wenn sich zeitgenössische Kunst und Landschaftsarchitektur annähern, dann kann passieren, was bei Brausepulver geschieht, wenn man Wasser darauf tropft: Es schäumt!

anthos: C'est un niveau essentiel dans la confrontation avec le territoire: la spécificité du lieu, ses modes de lecture locales. Est-ce en contradiction avec l'internationalisation de l'art?

AB: La globalisation et l'internationalisation de l'art sont dans toutes les bouches lors des biennales et des grandes expositions. Pour pouvoir contrer une homogénéisation crainte, des impulsions et des confrontations locales sont encouragées. Que cela prenne la forme d'expositions spécifiques à un lieu ou bien de la prise en compte du travail d'artistes locaux. Le local recèle un potentiel trop souvent inexploité.

anthos: Que font du lieu les interventions artistiques? Peut-on produire de la poésie?

PH: Oui! Le travail de Rudy Decelière «Sea Level» en fournit un autre exemple. Il a créé un paysage sonore spécialement pour le lieu. Un travail très sensuel et sensoriel. Les piquets reprennent visuellement la topographie et sonnent. Cette adaptation du lieu possède pour moi une poésie incroyable. Il s'agit d'ambiance, d'humeur produite.

anthos: Les interventions s'imprègnent avec intensité, on les voit et on pense longtemps avec – même si elles ne sont plus là. Ces traces – qui désormais se retrouvent dans le souvenir et notre expérience –, les superpositions du temps et du lieu, qualifient l'espace. De telles charges se laissent-elles transposer à des lieux délaissés?

PH: Je trouve l'art dans la nature vraiment passionnant car il ne s'agit pas du «white cube». En ce moment sont lancés des projets bien trop forts, qui sont par exemple associés à des constructions neuves dans le cadre de concours art et construction. Cela montre pour moi à quel point l'espace urbain est déjà très étroitement lié à l'art et le peu de place qu'il reste pour cela en urbanisme et en architecture. On devrait plutôt essayer de porter l'art dans le paysage et de consacrer justement des lieux qui attirent moins l'attention.

anthos: L'association entre l'architecture du paysage et l'art t'a-t-elle donné de nouvelles impulsions à cet égard?

PH: Absolument. Les interfaces sont particulièrement fascinantes et je vois aussi notre exposition comme une chance pour pouvoir la mettre en lumière avec plus de précision.

anthos: La chance se situe-t-elle plutôt du côté de l'art ou de l'architecture du paysage ?

PH & AB: Des deux! Le rapprochement de l'art contemporain et de l'architecture du paysage peut produire ce qui se passe lorsqu'on verse de l'eau sur de la limonade en poudre: ça mousse!